

Laurent Quinton

TOUT LE MONDE S'APPELLE SCHMIEDEL

(pièce d'amour et d'aéronautique pour les vivants et les morts)

commande d'Alexandre Koutchevsky pour le spectacle « Ciel dans la ville »,
18-21 septembre 2007,
Rennes/Saint-Jacques de la Lande

[+] http://www.lumieredaout.net/creations_ciel_dans_la_ville.htm

Cette pièce a été écrite pour quatre acteurs : Gaëlle Clériver, Flora Diguët, Michel Jayat et Élios Noël.

(Ce serait bien si Élios Noël pouvait surgir tout nu, de la bruyère, au loin, alors que passent les spectateurs sur le chemin broussailleux d'AirLande. Il surgirait à leur gauche, par-delà la petite route bétonnée envahie par les herbes et les crottes de lapins. On le verrait à peine, fugitif, tout blanc sans doute, avec ses cheveux longs et gonflés. Il passerait et hop, disparaîtrait aussitôt.)

0.

Harti Schmiedel / Max Schmiedel / Herbert Schmiedel / Gotthard Schmiedel / Günther Illing / Margot / Heiner Schiefer / Horst Haupt / le père de Margot / la belle-sœur de Harti / le Hauptmann Gerhard Michalski / « Ma chérie » / des camarades dans une baraque foraine / un mécanicien allemand / le Feldmarschall Kessebring / Julius « Jule » Meimberg / le lieutenant Karl « Sonny » Broo / l'Oberst Günther von Maltzahn / deux camarades de promotion / le lieutenant Wilhelm Westhoff / le lieutenant Glenn T. « Stubbles » Moran / le colonel John C. Meyer / le lieutenant Seeger / le sous-officier Rosenbaum / l'Oberfähnrich Rudolf Hocke / un mécanicien anglais / Henri Gruel / la famille d'Henri Gruel / des soldats allemands de la batterie de DCA toute proche / madame Schmiedel / Guenther Schmiedel / Daniel Dahiot / François Bertin / Pierre Mahé / l'Association Bretonne du Souvenir Aérien / Hubert Budor / Virginie Vallat / Frédérique Aubrée / les détracteurs d'Henri Gruel / la responsable du Centre de Documentation sur la Wehrmacht à Berlin / des professeurs de l'Université Rennes 1 spécialisés dans la détection magnétique / des étudiants de l'Université Rennes 1 venus gratuitement faire des relevés au nom de la science / Bernd Petters / un conducteur de tractopelle / Udo Waldmann /

1.

(Présents : Udo Waldmann, Margot, Henri Gruel et Harti Schmiedel, qui sort de sa voiture au début du discours.)

UDO WALDMANN. — Si nous sommes tous rassemblés aujourd'hui 11 mai 2005 au cimetière militaire allemand du Mont-des-Huisnes, c'est pour accompagner en sa dernière demeure un jeune pilote de 21 ans, Harti Schmiedel. Comme beaucoup de jeunes Européens, Harti Schmiedel a été entraîné dans ce drame humain que fut la Seconde Guerre mondiale. Et lui, que tout destinait à faire un érudit apprécié de tous, a pris les armes pour combattre auprès de ses camarades allemands. C'est auprès de ses camarades, de ses frères d'armes de tous âges et de toutes origines qu'il reposera à jamais. Aujourd'hui, il est entouré des vivants : ses amis et Margot, sa fiancée. Harti et Margot s'aimaient et avaient fait le vœu d'unir leurs destinées. La guerre et la folie des hommes en ont décidé autrement. Pendant quatre ans, Margot a attendu le retour

d'Harti ; pendant soixante ans, elle n'a pas pu lui rendre un dernier hommage. Mais aujourd'hui ça y est. Aujourd'hui, des Allemands et des Français, enfin réconciliés, se trouvent réunis fraternellement en ce lieu, pour sceller la vie d'un soldat mais aussi et surtout celle d'un être humain avec ses grandeurs et ses faiblesses. C'est ce fragile être humain, broyé par la cruauté du siècle, que nous célébrons ici, dans l'émotion et la compassion. Que cette journée de recueillement et de fraternité soit pour nous tous un symbole fort d'union et de paix pour l'avenir. Alors, alors, nous pourrions dire que Harti n'est pas mort pour rien. *(Silence.)* Bon.

2.

(Harti Schmiedel a regagné sa voiture.)

UDO WALDMANN. — C'est bon Margot ? Ça t'a plu ?

MARGOT. — Oui Udo.

UDO WALDMANN. — Harti, tu ne prends pas beaucoup de place aujourd'hui, on a réussi à te faire tenir dans une boîte de moins d'un mètre de longueur, et la moitié de largeur. Tu mesures combien, aujourd'hui ? Tu ne bouges plus, tu ne dis plus rien. On a enrobé ta boîte dans un drapeau allemand. Trois couronnes de fleurs, deux photographies de toi en uniforme d'aspirant et de lieutenant. Tu es beau, bien peigné, bien rasé. Il fait un temps splendide. La croix au pied de laquelle nous avons placé ta boîte projette sa grande ombre sur la pelouse tondu. La Normandie bienveillante accueille ce qu'il te reste de dépouille. La guerre est finie, les mémoires vont enfin s'apaiser, tout est rentré dans l'ordre aujourd'hui. Tu te sens soulagée, désormais, Margot ? C'était dur, mais ça valait le coup, toutes ces recherches, toute cette aventure, ça valait le coup, n'est-ce pas Margot ?

MARGOT. — Oui. Vous m'aviez tous dit que ce serait difficile. Vous ne vouliez pas que je voie l'uniforme de Harti que le tractopelle avait déterré. Mais j'ai été courageuse, je l'ai regardé bien en face. J'ai vu précisément ce qui restait de sa combinaison : l'aigle posé sur la croix, la fermeture éclair et les boutons rouillés, le tissu déchiré et d'une couleur que le temps avait rendu hideuse. J'ai vu le pantalon et j'ai compris que les jambes avaient dû être broyées par le choc. On m'a dit : L'avion a percuté le terrain

marécageux à 900 km/h, paf. On m'a dit : On n'a retrouvé ses bottes qu'en charpie, c'est dire. J'ai vu les minuscules bouts de fermeture à glissière qu'on a eu du mal à rassembler.

UDO WALDMANN. — Mais il était mort avant, hein, il n'a rien dû sentir. Une balle de 12,7 et paf. C'est pour ça qu'il a piqué tout droit sans essayer de redresser. Sûr qu'il aurait redressé, sinon. Il nous aurait fait un bel atterrissage !

MARGOT. — Sûrement.

UDO WALDMANN. — (*Silence.*) Qu'est-ce qu'il serait devenu, Harti, s'il n'avait pas croisé la route aérienne du lieutenant Moran du 352^e escadron de chasse ? Hein ? Quelle vie gâchée ! Ah ! Saloperie de guerre ! Mais quelle saignée ! Quelle saignée ! Si les hommes n'avaient pas été aussi fous et stupides...

MARGOT. — N'en faites pas trop Udo, s'il vous plaît.

3.

la commune de Neudorf / le lycée d'Annaberg / le village, voisin, de Cranzhal / l'aéroport d'Adelsberg / l'École commerciale d'Annaberg / le club sportif de Cranzhal / la piscine de Neudorf / l'École d'aviation de Schleissing / le club aéronautique d'Annaberg / la maison de Bärenstein / le cinéma d'Annaberg / l'aérodrome de La Marsa / l'aérodrome de Soliman / la base de Camiso au sud-ouest de Catane / la région de Tibur en Tunisie / la ville de Naples / l'hôpital de réserve de la Luftflotte 2 à München / la ville de Dortmund / une entreprise de Berthold / le port de Salerne / la base de Canello au nord-ouest de Naples / la gigantesque base aérienne alliée à Foggia / la petite base allemande de Lucera / la base de Seyring dans les faubourgs de Vienne / l'hôpital de réserve de Oberwiesenthal / la gare d'Annaberg / la base d'Eschborn / la gare de Chemnitz / l'aérodrome de Vannes-Meucon / la base britannique de Bodney / la base sous-marine de Saint-Nazaire / la ville de Romillé / un lieu à côté de Redon / le village du Rheu / la prairie de la Croix-Verte / le terrain d'aviation de Rennes-Saint-Jacques / le « Champ du trou de l'avion » / la ville d'Aix-la-Chapelle / la brasserie du Kaiserhof / l'île de Wight / le cimetière allemand de Mont-des-Huisnes à proximité immédiate du Mont-Saint-Michel /

4.

MARGOT. — On s'est rencontrés à la piscine de Neudorf à l'été 1940. La piscine n'était pas très belle mais enfin c'était la guerre. Des garçons aux cheveux courts et aux oreilles décollées nous reluquaient, nous autres qui étions joyeuses et un peu grasses. Harti m'éclaboussait, avec sa main. Il se mettait à quelque distance de moi et avec sa main droite, il projetait l'eau du bassin sur moi. Ça m'amusait et lui aussi, alors. Je prenais des poses vaporeuses, je gloussais, il avait l'air content. J'ai demandé : Comment s'appelle ce garçon ? On m'a répondu : Harti Schmiedel. *(Silence.)* J'ai reçu quelques lettres ensuite, et puis voilà, c'était fait. Quand on se voyait, on allait faire de longues ballades à pied ou à vélo. On allait en vélo jusqu'à Annaberg. Parfois, il ne repartait que le lendemain matin. *(Elle rit.)* Nous aimions tous deux la nature, et nous envisagions, une fois la guerre terminée, d'aller vivre dans la forêt et Harti serait devenu garde forestier. Un petit chalet au cœur des forêts de la Saxe. La paisible compagnie des oiseaux et des bêtes sauvages. Un bon et solide bâton pour les grandes promenades. Surprendre un sanglier fouissant des glands au pied d'un chêne ! Se laver à coup d'eau des cascades. Pfuit pfuit. Mais bon. *(Silence.)* Et puis Harti n'était pas un imbécile. S'il avait voulu, il aurait pu devenir philosophe et travailler au coin du feu sur Kant et Hegel après une bonne ballade en raquettes sous la neige. Mais il a préféré aller à l'École d'aviation de Schleissing et c'était la guerre. Il avait eu son bac, alors. Il n'allait tout de même pas être garde forestier avec son bac. Piloter un avion, c'était son rêve, comme beaucoup de garçons de cette époque. La mécanique, la vitesse, l'héroïsme viril et grasseyé de jeunes garçons idéalistes et courageux. Aujourd'hui ils ont des motos ou des scooters, mais rien n'a changé. Le dimanche, Harti fonçait au terrain d'aviation d'Annaberg pour s'entraîner. Il ne perdait jamais une occasion de s'entraîner.

(Harti Schmiedel hurle du fond de cette carcasse de voiture, qui a été probablement brûlée par de jeunes Jacquolandins désœuvrés il y a quelques années de cela. Margot se retourne lentement puis reprend.)

MARGOT. — C'était un garçon passionné. Il était beau dans son uniforme d'aspirant. J'ai conservé de lui quelques très belles photos. Sa mère avait aussi des photos, mais un soir, après la guerre elle est montée au grenier avec une bougie

(Harti hurle de nouveau, plus fort encore si c'est possible.)

HARTI SCHMIEDEL. — Tu vas te taire !

(Silence.)

MARGOT. — Elle est montée avec une bougie

HARTI SCHMIEDEL *(s'extirpant avec difficulté de la voiture)*. — Mais il faut te le dire en quelle langue ? Tu ne comprends donc rien à rien ? Vas-t'en ! Allez, hop ! *Raus* ! Hop hop hop ! Dégage Margot. Tu n'as rien à faire ici, je suis mort il y a longtemps, je me suis fait abattre comme un bleu par un chien d'Américain paf une balle de 12,7 et j'ai piqué sur le champ boueux de la Croix-Verte, tu m'as un peu attendu et un peu pleuré, tu t'es remariée à Neudorf avec Guenther Schmiedel, rends-toi compte Guenther Schmiedel il est mort Guenther Schmiedel à présent, tu es veuve, à ton tour maintenant tu attends la mort, c'est réglé, on n'en parle plus. Tout est rentré dans l'ordre. Maintenant tu dégages ou je te bouffe la tête.

MARGOT. — Harti.

HARTI SCHMIEDEL. — Attends, je crois que tu m'as mal compris. Tu crois peut-être que j'ai envie de te voir ? Tu crois peut-être que j'ai envie de quoi que ce soit que tu pourrais m'apporter ? Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Tu ne comprends pas ce que je suis devenu ? Je croyais pourtant que tu m'avais oublié, comme les autres. C'est fini, c'est réglé. Qu'est-ce que tu cherches ici ? Tu ne comprends donc pas ce qu'implique cette époque de mémoire ?

MARGOT. — Cette époque de quoi ?

HARTI SCHMIEDEL. — Mais enfin Margot, qu'est-ce que tu as fait toutes ces années ? Tu n'as rien lu ? Ou tu as tout oublié ? Tu ne sais pas que nous sommes aujourd'hui dans une époque de mémoire ? Tu ne sais pas que nous sommes dans une époque où les gens commencent à comprendre qu'ils ont une mémoire de l'événement qui les traverse ? Les gens comprennent enfin que la guerre, les tsunamis et les secrets de famille pèsent quotidiennement et concrètement sur leurs vies. Et les gens — ça les prend comme ça — se mettent alors à fouiller, à creuser pour trouver de petites traces du passé qui les excitent et déculpabilisent leurs petites vies médiocres. Et ils sortent de leur marécage des types comme moi, parce qu'ils pensent qu'en se ressourçant alors au passé, ils vont comprendre quelque chose sur le plus profond d'eux-mêmes. Mais qu'est-ce qu'ils ont

trouvé de moi ? Il n'y avait plus rien qu'un peu de chair, des bouts de poumons, et mes couilles. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien lire là-dedans ? Margot, qu'est-ce que tu leur as dit sur nous ?

MARGOT. — Quoi ?

HARTI. — Je te demande : Qu'est-ce que tu leur as dit sur nous ?

MARGOT. — Mais rien !

HARTI. — Rien ?

MARGOT. — Si. Que je t'ai aimé, attendu, que la guerre nous a séparés.

HARTI SCHMIEDEL. — Et l'essentiel ? Qu'est-ce que tu as dit sur l'essentiel ?

MARGOT. — L'essentiel ? Mais c'est ça, l'essentiel !

HARTI SCHMIEDEL. — Non. Tu n'as rien dit sur l'essentiel, j'en étais sûr. Voilà pourquoi ils m'ont déterré avec leurs grosses pelleteuses ! Malheur sur toi, Margot. Malheur sur toi. Allez salut. Au plaisir.

(Il retourne dans la voiture, ou se précipite dans les fougères.)

5.

(Harti Schmiedel revient.)

HARTI SCHMIEDEL. — Je n'aime pas qu'on m'emmerde. Ce n'est pourtant pas difficile à comprendre. Tous leurs désirs de retrouver le passé, pour faire la paix avec lui, ce n'est pas mon problème. Avec les petits morceaux de ferraille et les photos mouchetées qu'ils récoltent à coups de pelleteuses, ils vont nous verser une larme, ils vont penser aux morts et secrètement ils vont être soulagés d'avoir échappé à toute la terreur des années quarante. Ça ne leur coûte rien de se recueillir et de pleurer soixante ans après. Ça facilite la lourde digestion des morts. Mais moi je veux juste une chose : les morts, avec les morts ; les vivants, avec les vivants. Voilà. Et qu'on me laisse tranquille.

6.

HENRI GRUEL. — Je m'appelle Henri Gruel. C'est moi qui ai affirmé pendant soixante ans que j'avais vu tomber le Messerschmitt sur le champ de la Croix-Verte. Pendant soixante ans, on s'est foutu de ma gueule parce qu'il n'y avait aucune trace de ce que j'avais vu tomber et que je ne pouvais apporter aucune preuve. Bien sûr que je ne pouvais apporter aucune preuve : le champ était un véritable marécage. Pendant soixante ans, mes détracteurs m'ont pris pour un débile mental. J'ai perdu des amis ; au supermarché, mes voisins ne vont plus jamais à la même caisse que moi. Mais je m'en fiche aujourd'hui : j'avais raison et ces cons avaient tort. Qu'est-ce qu'ils avaient besoin d'avoir des preuves ? Je savais bien ce que j'avais vu !

HARTI SCHMIEDEL. — Henri, pourquoi tu as insisté ?

HENRI GRUEL. — C'est parce que je n'aime pas qu'on foute de moi, Harti.

HARTI SCHMIEDEL. — Tu crois que ça valait le coup ?

HENRI GRUEL. — Oui.

HARTI SCHMIEDEL. — Pour toi, oui.

HENRI GRUEL. — Et pas pour toi ?

HARTI SCHMIEDEL. — Hmm.

(Silence.)

HENRI GRUEL. — Tu étais bien, là ?

HARTI SCHMIEDEL. — Oui.

HENRI GRUEL. — Et maintenant ?

HARTI SCHMIEDEL. — Hmm.

(Long silence. Les deux hommes pensent chacun à quelque chose de différent, mais mine de rien, sont très à l'écoute l'un de l'autre.)

HARTI SCHMIEDEL. — Henri ?

HENRI GRUEL. — Oui ? Quoi ? *(Ils se regardent.)*

HARTI SCHMIEDEL. — Tu m'as vu tomber, alors ?

HENRI GRUEL. — Bah oui.

HARTI SCHMIEDEL. — Ah oui.

HENRI GRUEL. — Oui, je t'ai vu tomber dans le Champ de la Croix-Verte le 12 juin 1944.

HARTI SCHMIEDEL. — Ah bon. Et ?

HENRI GRUEL. — Et quoi ?

HARTI SCHMIEDEL. — Henri !

HENRI GRUEL. — Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Tu sais mieux que personne ce qui s'est passé, non ? Qu'est-ce que tu veux que je te raconte ?

HARTI SCHMIEDEL. — L'instant de l'impact, par exemple. Je suis mort avant de toucher le sol. J'aimerais savoir ce qui s'est passé quand j'ai touché le sol.

HENRI GRUEL. — Je n'ai rien vu. J'ai juste vu l'avion disparaître derrière un bosquet. Tu t'es enfoncé tout doucement dans le champ marécageux, sans exploser. La terre t'a gobé. C'était presque un gag. Les vaches qui étaient à côté ont fait comme si de rien n'était, elles ont continué à brouter, malgré le combat aérien, malgré la batterie de DCA toute proche. Et moi je suis arrivé pour voir le point d'impact, j'étais à vélo, j'avais observé attentivement les avions se chercher et se tirer dessus, tout le monde était planqué déjà, tout le monde avait peur de se prendre un Mustang ou un Messerschmitt sur le coin de leur face de paysan, mais moi je restais là.

HARTI SCHMIEDEL. — Tu n'avais pas peur ?

HENRI GRUEL. — Ça non je n'avais pas peur. C'était la chose la plus exaltante que j'avais vue de ma vie et aujourd'hui encore hein. Je n'allais pas me mettre à l'abri ; pour la première fois de ma vie j'avais la sensation que l'espace existait au-dessus de ma tête, et qu'il pouvait être occupé par autre chose que par de la pluie ou de stupides canards migrateurs. Tu comprends ça toi hein ?

HARTI SCHMIEDEL. — Oui. Et de l'extérieur, il était beau notre combat ?

HENRI GRUEL. — Très beau. Mais tu t'es fait descendre comme un bleu. Le P 51 Mustang avait nettement le dessus.

HARTI SCHMIEDEL. — Oui, je l'ai bien senti. Mais bon, j'étais jeune.

HENRI GRUEL. — Oui. On fait ce qu'on peut.

7.

Bücker Bü 133 Jungmeister / Junker Ju 52/3 m Messerschmitt Bf 109 F-4 /
Messerschmitt Bf 109 G 6 / North American P51 B Mustang /

8.

LE CHŒUR DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ RENNES 1 VENUS FAIRE GRATUITEMENT DES RELEVÉS
ÉLECTROMAGNÉTIQUES DANS LA PRAIRIE DE LA CROIX-VERTE. — Vous avez senti quelque
chose, les gars ?

9.

*(Harti Schmiedel avec la chienne qu'il appelait « Ma chérie » sur cette photo qu'il
envoya à Margot en 1942. Ils ont l'air content tous les deux. Harti peut la caresser, ou
s'amuser avec elle.)*

MA CHÉRIE. — Harti ?

HARTI SCHMIEDEL. — Oui ?

MA CHÉRIE. — Tu as descendu combien d'avions alliés pendant ta guerre ?

HARTI SCHMIEDEL. — Je ne sais pas, Ma chérie. Pas mal sans doute, vu que j'étais un
brillant officier aviateur.

MA CHÉRIE. — Mais combien exactement ? Combien ?

HARTI SCHMIEDEL. — Je ne sais pas, je te dis !

MA CHÉRIE. — Mais tu dois bien avoir une idée, non ? Pour un aviateur, ce ne sont pas
des choses qui s'oublient !

HARTI SCHMIEDEL. — C'est fini, oui ?

(Silence. Reprise des caresses.)

MA CHÉRIE. — Harti, pourquoi tu es rentré dans les Jeunesses hitlériennes ?

(Silence.)

HARTI SCHMIEDEL. — Je voulais être aviateur ; pour être aviateur, en 1940, il fallait rentrer dans les Jeunesses hitlériennes.

MA CHÉRIE. — Mais tous les aviateurs allemands ne sont pas passés par les Jeunesses hitlériennes, à cette époque ?

HARTI SCHMIEDEL. — Je ne suis pas nazi, si c'est ça que tu essaies de me faire dire. J'étais un officier de l'aviation, et les officiers de l'aviation n'étaient pas des nazis. Nous faisons notre travail, sans nous occuper de l'idéologie des uns et des autres. Julius Meimberg, l'ancien commandant de l'escadron JG 53 où j'ai travaillé, il n'était pas nazi, il était militaire. Il avait ses opinions, mais il les gardait pour lui quand il pilotait. C'est ça un militaire : son travail c'est de se battre et il a autre chose à faire qu'à s'occuper de politique et d'idéologie. (*Silence.*) Je ne sais pas si tu te rends bien compte de ce que ça veut dire : voler. Piloter un Messerschmitt. Les sensations que ça procure.

MA CHÉRIE. — Du plaisir ?

HARTI SCHMIEDEL. — Mais non pas du plaisir — de l'exaltation. C'est la vie, la mort, la maîtrise de la machine par l'homme ! La place de l'homme dans le monde ! La technique ! Tu n'imagines pas la technique !

MA CHÉRIE. — Sûrement.

HARTI SCHMIEDEL. — Eh bien voilà, c'est ça piloter un Messerschmitt : exaltation de la technique et technique de l'exaltation.

10.

agrafe des vols au front de chasse accordée aux pilotes entrés en contact avec l'ennemi / ruban de la Croix de Fer / brevet de pilote / médaille des blessés / insigne national des sports / insigne des sports militaires en bronze

11.

MA CHÉRIE. — Harti, tu as de beaux insignes sur ton uniforme, dis-moi.

HARTI SCHMIEDEL. — (*Silence.*)

MA CHÉRIE. — Harti, tu as été un pilote courageux, valeureux et sportif.

HARTI SCHMIEDEL. — (*Silence.*)

MA CHÉRIE. — Harti, sur trois de ces insignes il y a une croix nazie.

HARTI SCHMIEDEL. — (*Silence.*)

MA CHÉRIE. — Harti, qu'étais-tu prêt à faire pour piloter un avion ?

HARTI SCHMIEDEL. — (*Silence.*) Mais qu'est-ce que tu y connais, toi ? Qu'est-ce que tu connais de la complexité de la vie de cette époque ? Et tu es qui pour me juger ? Je suis mort, Ma chérie, et jusqu'à ce que ce troupeau d'imbéciles n'ait eu l'idée de me déterrer, j'étais plutôt tranquille, je m'étais construit peu à peu ma petite tranquillité de cadavre dans les terres boueuses et pétrolées de la Croix-Verte. Qu'est-ce que tu crois ? Que je ne pense jamais à tout ce que j'ai été et tout ce que j'ai fait ? Que je suis un décérébré qui ne jouit qu'au souvenir de ses héroïques branlages de manche à balai de son Messerschmitt G6 ?

MA CHÉRIE. — Harti, je sais que tu n'es pas un idiot. Mais tu as combattu pour les nazis, tu as piloté pour des types qui n'avaient pour seul but que de détruire et d'asservir tous ceux qui n'étaient pas aussi blonds, bronzés et bien peignés que toi !

HARTI SCHMIEDEL. — Mais je ne m'appelle pas Himmler ou Eichmann, moi ! La Luftwaffe et le Parti ne pouvaient pas se supporter, tu le sais, ça ? On ne te l'a pas appris à ton école bien-pensante ?

MA CHÉRIE. — Tu es responsable, Harti. Tu étais officier de carrière, et pas simple soldat. Tu as représenté ces gens-là volontairement, tu as porté leurs insignes consciemment, tout ça pour pouvoir ressentir l'exaltation de la technique, la maîtrise de l'homme sur la machine et toutes les foutaises dont tu m'as parlé. Tu es responsable, Harti, d'avoir donné ta valeur à ces assassins, d'avoir cru qu'ils pourraient t'aider à jouir puissamment et à mener ta vie comme tu la rêvais. Qu'est-ce qui t'a empêché de passer ta vie dans la forêt avec Margot ? Hein ? Pourquoi tu n'es pas mort paisiblement, ou bien en glissant à soixante-quinze ans sur une merde qu'un sanglier aurait déposée sur le pas de la porte de ton chalet de la Saxe ? Qu'est-ce qui t'a empêché de le faire dis-moi ? Rien. Rien ne t'empêchait de devenir autre chose qu'officier de la Luftwaffe. Mais tu t'es dit que ta passion pour les gants de cuir et le carburant étaient la seule chose qui comptait, tu t'es dit : si je ne suis pas pilote, je vais passer à côté de ma vie. Et

tu as eu la mort que tu voulais, non ? Non ?

HARTI SCHMIEDEL. — Non. Pas tout à fait. Je ne me suis pas vu m'écraser.

MA CHÉRIE. — Il n'y a même pas eu de belle explosion. Je crois que tu étais fait pour une mort discrète. Une mort étouffée et végétale. *(Silence.)*

HARTI SCHMIEDEL. — J'ai conscience de tout ça. Mais.

MA CHÉRIE. — Voilà : mais. Avec des gens de ton espèce, il y a toujours un mais. Qu'est-ce que tu risquais, Harti ? Qu'est-ce que tu allais perdre au fond, si tu n'avais pas été pilote ?

HARTI SCHMIEDEL. — Je ne sais pas. *(Il s'étire et sourit un peu.)* Tout ça me déprime.

MA CHÉRIE. — Bon.

12.

(Margot arrive.)

HARTI SCHMIEDEL. — Salut.

MARGOT. — Salut Harti.

(Long silence, que Ma chérie regarde du coin de l'œil, avec beaucoup d'humanité.)

HARTI SCHMIEDEL. — Je suis crevé moi.

MARGOT. — Harti, je suis venue te dire au revoir.

HARTI SCHMIEDEL. — Au revoir Margot.

(Silence.)

MARGOT. — Je suis quand même contente de t'avoir revu.

HARTI SCHMIEDEL. — *(Silence.)*

MA CHÉRIE. — Au revoir Margot.

MARGOT. — Au revoir Ma chérie.

(Silence. Margot repart.)

HARTI SCHMIEDEL. — Je sais que ce n'est pas toi qui voulais me déterrer, Margot. Toi, tu

étais tranquille et tu te préparais à mourir.

MARGOT. — Oui. Il y avait déjà trop de Schmiedel dans ma vie. Mais je suis tout de même un peu responsable de ce qui t'arrive. Quand on m'a appris que l'avion avait été retrouvé, je me suis dit que quelque chose n'était pas résolu que je croyais depuis longtemps résolu. J'avais pourtant entrepris convenablement et sincèrement de faire ton deuil, tu sais. Tu n'imagines pas ma douleur.

HARTI SCHMIEDEL. — Oui je sais.

MARGOT. — Je t'ai aimé, Harti, mais j'ai eu peur de ne pas pouvoir mourir en paix, si je n'avais pas réglé mes morts. Tu comprends ?

HARTI SCHMIEDEL. — Oui.

MARGOT. — Alors maintenant je peux partir.

HARTI SCHMIEDEL. — Oui.

*Voujeaucourt — Rennes — Redon
25 juillet-18 septembre 2007.*

Cette pièce — de fiction — tire toutes ses informations factuelles de l'ouvrage de François Bertin et Hubert Budor, *Harti et Margot*, (t. I : « Le temps de la guerre » ; t. II : « Le temps du repos » Rennes, Éditions Ouest-France, 2006) ; et du documentaire d'Hubert Budor, *Harti et Margot*. Elle en est, en même temps, une réécriture et un commentaire critique. Merci à Hubert Budor. Merci à Daniel Dahiot.

**POUR TOUTE UTILISATION, PARTIELLE OU COMPLÈTE, DE CE TEXTE,
PRIÈRE DE BIEN VOULOIR PRENDRE CONTACT AVEC :**

Lumière d'août | compagnie théâtrale/collectif d'auteurs
81, rue de l'Alma
35 000 Rennes
02 99 79 32 91 / 06 78 52 33 86
lumiere_daout@yahoo.fr
www.lumieredaout.net